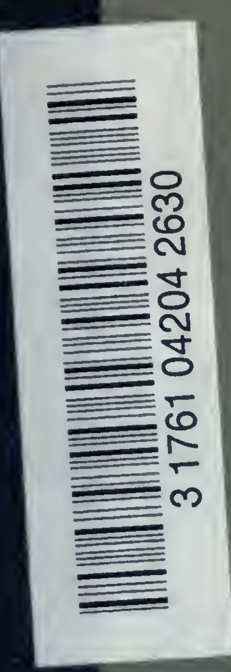
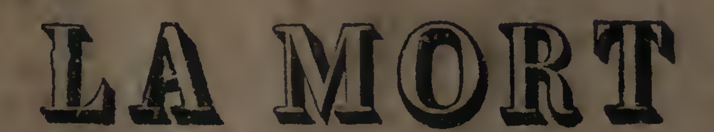


Baudet-Dulary, Alexandre
François
La mort du Connetable de
Bourbon



LA MORT

DU

Connétable de Bourbon.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Par M. ***

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
BOILEAU.



Paris,

A. Pihan Delaforest, Imprimeur de Monsieur le Dauphin
et de la Cour de Cassation, rue des Noyers, n° 37;
Lecaudey, Libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 109,
et galerie vitrée, n° 215.

1827.



à M. Achille
L'auteur Dulary

LA MORT
DU CONNÉTABLE DE BOURBON.

LA MORT

DU

CONNÉTABLE DE BOURBON.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PAR M. ***.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
BOILEAU.



PARIS,
A. PIHAN DELAFOREST,
Imprimeur de Monsieur le Dauphin et de la Cour de Cassation,
RUE DES NOYERS, N° 37.
1827.

AVERTISSEMENT.

CETTE pièce est beaucoup plus courte que ne sont ordinairement nos tragédies en cinq actes : elle est de la dimension de celles d'Alfiéri. Néanmoins on y trouvera des longueurs et des lieux communs ; trop heureux l'auteur si l'on n'avait pas à lui reprocher de bien plus grands défauts ! Ce n'est qu'en tremblant que, sous le voile de l'anonyme, il livre sa pièce au public.

Guibert, de l'académie française, a déja pris Bourbon pour héros d'une tragédie ; du reste, tous ses personnages sont différens, et son sujet n'est pas la mort, mais la fuite ou la défection du connétable.

Ici on a voulu ~~peindre~~ montrer Bourbon ~~tel qu'il était~~

dans les derniers temps de sa vie, aussi mécontent de Charles-Quint qu'il l'avait été de François Ier, et suivi d'une armée d'aventuriers avides et turbulens que peut-être il ne cherchait qu'à satisfaire par le pillage de Rome. Son génie a donné lieu de croire qu'il avait de plus grands desseins; mais, quels qu'ils fussent, le secret en périt avec lui. Le 6 mai 1527, il montait le premier à l'assaut; un coup d'arquebuse le renverse, et ce prince, né avec toutes les qualités des plus grands héros, meurt en aventurier, sans laisser d'autre souvenir que celui de ses malheurs et de ceux de la France.

Pomperan avait obtenu sa grace après la bataille de Pavie, où sans lui peut-être François Ier eût péri.

Fronsberg ou Fronsperg était mort trois mois avant la prise de Rome. Luthérien furieux, il

avait fait faire une belle chaîne d'or exprès, disait-il, pour étrangler le pape de sa propre main. On a donc pu sans injustice lui prêter un langage un peu acerbe.

Les autres personnages, excepté Lannoi, sont de l'invention de l'auteur.

PERSONNAGES.

BOURBON, autrefois connétable de France.

POMPERAN, gentilhomme français.

LANNOI, vice-roi de Naples pour Charles-Quint.

FRONSBERG, général allemand,
Le Comte ***, général italien,
DON ***, général espagnol,
de l'armée de Bourbon.

SALVINI, envoyé du pape Clément VII.

LA PRINCESSE, nièce de Salvini.

ANNA, suivante de la princesse.

Chevaliers et soldats.

La scène est dans le palais de la princesse, aux portes de Rome.

Le théâtre doit représenter une galerie d'où l'on aperçoit une partie de la ville et de la campagne de Rome.

LA MORT

DU

CONNÉTABLE DE BOURBON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, ANNA.

ANNA.

Parmi tant de sujets de trouble et de terreur,
Seule d'un calme heureux vous goûtez la douceur,
Et même l'on dirait qu'une secrète joie
Remplace les soucis dont vous étiez la proie.
Cependant le temps presse ; il faut quitter ces lieux.
Vous ne m'écoutez pas : croyez-en donc vos yeux.
Nos coteaux, nos vallons, si paisibles naguère,
Théâtre maintenant d'horreur et de misère,

Des plus prochains hameaux les habitans surpris
Dans Rome se sauvant dépouillés et meurtris,
Vous avertissent trop qu'aux remparts de la ville
Nous-mêmes sans tarder il faut chercher l'asile
Que vous offre, madame, en ce triste moment,
Le palais de votre oncle et la cour de Clément.
Mais je vous parle en vain; peut-être avant deux heures
De farouches soldats rempliront ces demeures!
Pouvez-vous conserver cette tranquillité
Si près d'un ennemi dont la férocité
Promène en nos climats la mort et l'incendie!

LA PRINCESSE.

Quel fut toujours ton sort, ô trop belle Italie!

ANNA.

Le sort, qui dès long-temps la livre aux étrangers,
Ne l'exposa jamais à de si grands dangers;
Jamais pareils brigands n'ont ravagé la terre.
Au ciel ainsi qu'à l'homme ils ont juré la guerre,
Et l'on a vu, dit-on, au milieu de leurs rangs
De l'enfer déchaîné les hideux habitans
Exciter contre Dieu leur rage sacrilège.
Mais enfin de la foi Rome l'auguste siège
N'a rien à redouter, quand Dieu combat pour nous.
Nos cruels ennemis vont tomber sous ses coups.
Des signes éclatans annoncent sa colère:
Les images des saints au fond du sanctuaire,

S'agitant et lançant des regards courroucés,
Ont étendu la main vers nos murs menacés.
La mère du Sauveur, sensible à nos alarmes,
Du marbre et de la toile a répandu des larmes.
Son fils, quittant la croix, debout sur les autels,
Bientôt va foudroyer ces horribles mortels.

LA PRINCESSE.

Loin de vouloir lui tendre une main secourable,
Dieu peut-être menace une ville coupable.
Cependant à son sort s'il la laisse aujourd'hui,
En cette extrémité quel sera son appui?
Ses timides bourgeois et ses faibles murailles?
Aux soldats étrangers vieillis dans les batailles,
Qu'un combat imprudent rendrait plus furieux,
Peuvent-ils résister? Crois-moi, reste en ces lieux;
Près de moi, chère Anna, tu n'auras rien à craindre.
De ma tranquillité, va, cesse de te plaindre:
Cette Rome, c'est moi qui la sauverai; moi.

ANNA.

Comment! Que dites-vous?

LA PRINCESSE.

Dissipe ton effroi.
Le héros qui commande à ces hordes terribles,
Et dont le bras toujours les rendit invincibles;
Oui, le plus redouté de tous nos ennemis,
Bourbon, le fier Bourbon à mes lois est soumis.

Voudrait-il outrager une amante adorée?
Aux yeux de mon amant ma patrie est sacrée.

ANNA.

Quoi! ce monstre farouche...

LA PRINCESSE.

Ah! quelle est ton erreur!
Il n'est point tel, Anna, que le peint la frayeur;
Si, contre l'ennemi qui brave sa colère,
Son bras dans les combats a l'effet du tonnerre,
Il ne résiste pas aux pleurs des malheureux,
Et je l'ai toujours vu sensible et généreux.
Tu connais ses exploits, tu sais que sa naissance
Lui donne pour aïeux tous les rois de la France:
Il est simple pourtant, affable, sans orgueil.

ANNA.

Et n'a-t-il pas couvert et de sang et de deuil
La France son pays?

LA PRINCESSE.

D'une affreuse injustice
Il a dû se venger: quoi! souffrir qu'un caprice
Le prive impunément de ses biens, de son rang!
Non, non, un tel affront se lave dans le sang.

ANNA.

Mais ce prince comment l'avez-vous pu connaître?
Où l'avez-vous donc vu?

LA PRINCESSE.

Déja tu sais peut-être
Que mon père, à Milan où je l'avais suivi,
Par une prompte mort, hélas ! me fut ravi
Dans un âge encor loin de la triste vieillesse;
J'espérais vainement, au gré de ma tendresse,
Pouvoir lui rendre un jour tous les soins vigilans
Qu'il sut me prodiguer dès mes plus jeunes ans,
Pour me faire oublier la perte d'une mère.
Quel était, chère Anna, l'excès de ma misère !
Sans appui, loin des miens et loin des champs romains,
Dont la guerre venait de fermer les chemins;
De mille affreux tableaux sans cesse environnée,
Dans une ville en proie à la rage effrénée
D'insolens étrangers couverts de notre sang.
Mais le courroux du ciel s'adoucit cependant;
Bourbon vint, avec lui reparut l'espérance;
Je courus à ses pieds implorer sa clémence;
Tremblante, de mes pleurs je baignais ses genoux;
Mais lui, me relevant d'un air et noble et doux,
En digne chevalier accueillit ma misère,
Et promit sur mon sort de veiller comme un frère.
Aussitôt qu'il pouvait, sans suite et sans éclat,
Au soin de son armée, au soin de tout l'état,
Dérober quelqu'instant trop rare et trop rapide,
Ce superbe Bourbon, ce héros intrépide

Accourait près de moi, simple et respectueux ;
Ce peu que j'ai d'attraits semblait charmer ses yeux ;
Et je le vis soumis malgré sa résistance,
Supplier à son tour, implorer ma clémence,
Enfin, mettre à mes pieds sa fortune et son nom.
Quel bonheur ! quelle gloire en mon triste abandon !
Et quel amant s'offrait à mon ame ravie !
Qu'avec ardeur j'allais lui consacrer ma vie,
Et d'un hymen si beau former les sacrés nœuds !
Nous touchions l'un et l'autre au comble de nos vœux ;
Mais de la gloire, hélas ! trop fatal esclavage,
Tout à coup les combats appellent son courage ;
Il s'arrache à l'amour, il rejoint ses guerriers,
Il court en gémissant moissonner des lauriers,
Tandis que vers ces lieux une fidèle escorte
Loin de tous les dangers me guide et me transporte.
Depuis ce jour livrée à de nouveaux tourmens,
Je tremblais que Bourbon n'oubliât ses sermens ;
En vain de loin en loin une lettre touchante
Venait dans mes ennuis rassurer son amante ;
Auprès de lui laissé, mon fidèle Africain
De sa sincérité me répondait en vain ;
Je craignais l'inconstance aux Français reprochée ;
Au fond de mon palais, solitaire, cachée,
N'osant même à ton zèle avouer mes douleurs,
Combien de fois, hélas ! j'ai répandu des pleurs !

Injurieux soupçons! il est toujours fidèle;
Aux vœux de l'empereur il s'est montré rebelle,
Et d'un royal hymen l'éclat éblouissant
N'a pas pu, chère Anna, séduire mon amant.
Lorsque de Charles-Quint il peut être le frère,
A toutes les grandeurs son amour me préfère.
Je vais donc le revoir! Pour comble de bonheur,
Mon oncle, qui toujours dur et triste censeur,
Avec sévérité condamnait ma tendresse,
Apaisé tout à coup, à mes feux s'intéresse:
Il permet que Bourbon habite ce palais,
Où, lui-même chargé d'un message de paix,
De la part du pontife il doit venir l'attendre.
Tu peux donc sans frayeur... Anna, je crois l'entendre;
Un moment laisse-nous.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, SALVINI.

SALVINI.

Le jour est arrivé
Où d'un profane amour votre cœur captivé,
Madame, confondant ma juste défiance,
Doit, en nous sauvant tous, me réduire au silence.
Ah! de nos sacrés murs éloignez le danger;

Je vous verrai sans peine aux bras d'un étranger,
Qui, parjure à son prince, infidèle à Dieu même!
Ne pouvait qu'abuser votre imprudence extrême.
Le salut de l'état sans doute excuse tout;
Mais il faut réussir.

LA PRINCESSE.

J'en puis venir à bout;
Je méprise, seigneur, votre injuste reproche;
Je sais le pardonner au sang qui nous rapproche,
A la tendre amitié que vous eûtes pour moi,
A votre zèle ardent pour notre sainte foi.
D'un héros généreux quoi que vous puissiez dire,
Croyez que votre nièce a sur lui quelque empire,
Qu'elle est digne de vous, fidèle à son devoir,
Et ne s'engage point par-delà son pouvoir.

SALVINI.

Daigne le Tout-Puissant vous seconder, madame!
S'il veut à ses desseins employer une femme,
Sa volonté soit faite, et son nom soit béni!

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, SALVINI, ANNA.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu? que sais-tu?

ANNA.

Madame, l'ennemi
Sur la rive du Tibre a planté sa bannière ;
Il entoure ces lieux, dont un ordre sévère
Aux chefs comme aux soldats a défendu l'accès.
Bourbon seul et Lannoi sont entrés au palais;
Ils marchent sur mes pas, et je les vois paraître.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, SALVINI, ANNA, BOURBON, LANNOI.

BOURBON.

Madame, quels transports en mon cœur je sens naître!
Qu'avec ravissement je reviens à vos pieds,
Après tant de travaux, de tourmens essuyés!
Je ne m'en plaindrai plus, je bénis le fortune,
Si vous ne trouvez pas ma présence importune.

LA PRINCESSE.

Vous savez trop, seigneur, que jadis votre amour,
Je ne m'en cache pas, fut payé de retour.
Votre présence encor pourra m'être bien chère,
Si vous ne venez pas nous apporter la guerre.

BOURBON.

Un chevalier fait-il la guerre à la beauté?

Suis-je donc un barbare, un brigand détesté!

LA PRINCESSE.

Non, ce n'est pas, seigneur, pour moi que je dois craindre;
Vous me comprenez mal, ou bien vous voulez feindre.
Mais, chargé près de vous d'un message important,
Le frère de ma mère, envoyé par Clément,
Vous expliquera mieux le souci qui me presse.
Pendant cet entretien souffrez que je vous laisse.

BOURBON.

Quoi! me priver sitôt du bonheur de vous voir!

SCÈNE V.

BOURBON, LANNOI, SALVINI.

LANNOI.

Au nom de Charles-Quint ne pourrais-je savoir
Ce que vous prétendez; pourquoi Rome alarmée
Voit contre ses remparts s'avancer votre armée?
Ce que vient en ces lieux chercher votre valeur?
La paix a réuni le pape et l'empereur,
Et si jusqu'à présent je n'ai pu vous le dire,
La voix publique au moins a dû vous en instruire.

SALVINI.

Prince illustre, à Clément peut-il être permis
De vous compter au rang de ses plus chers amis?

Ah! dès long-temps pour vous une estime sincère...

BOURBON.

Quelqu'estime en effet qu'ait pour moi le saint père,

(à Lannoi.)

Laissons cela, seigneur... Lannoi, je n'ai rien su
D'un traité par vous seul avec Rome conclu,
Et je vous l'avoûrai, j'ai peine à le comprendre.
Tantôt plus à loisir vous pourrez me l'apprendre;
Nous verrons s'il le faut admettre ou rejeter.
Un autre soin m'appelle et c'est trop m'arrêter.
Mes soldats avant tout réclament ma présence,
A leurs besoins moi seul et je veille et je pense.
Adieu.

SCÈNE VI.

LANNOI, SALVINI.

SALVINI.

Vous avez vu quels regards dédaigneux
Laissait tomber sur nous ce prince audacieux.
Qu'en peut-on espérer? Que prétendez-vous faire?

LANNOI.

C'est un esprit hautain, farouche, téméraire,
A nos justes raisons qui, s'il ne se rend pas,
Peut tomber dans l'abîme entr'ouvert sous ses pas.
Pour lui communiquer le traité qui nous lie,

Depuis trois jours entiers je le suis, je l'épie,
Et toujours il m'échappe. En ces lieux ce matin
Pour la première fois je le rencontre enfin ;
Mais loin de regretter les soins que j'ai dû prendre,
Seigneur, pendant ce temps j'ai pu beaucoup apprendre ;
J'ai vu de tous côtés dans le camp de Bourbon
S'élever la discorde et la rébellion ;
Avec peine il retient ses bandes mercenaires,
Rebut des nations, l'une à l'autre étrangères,
Que l'appât du butin pouvait seul entraîner.
Elles veulent de l'or qu'il ne peut leur donner.
C'est à vous d'en répandre, et bientôt achetées
Vous verrez s'éloigner ces hordes redoutées.
Oui, Seigneur, de Bourbon le pouvoir incertain,
Si vous m'en voulez croire, expire avant demain.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

BOURBON, FRONSBERG, LE COMTE, DON ***.

BOURBON.

Méprisez-vous, Fronsberg, mes conseils et mes ordres?
Verrai-je donc toujours règner mêmes désordres
Parmi vos Allemands plus brigands que guerriers?
Ils arrivent à peine, et, quittant leurs quartiers,
Ils se sont dispersés pour courir au pillage!
Assez de cruautés ont marqué leur passage.
Déshonorant l'armée, ils n'ont que trop long-temps
Attisé la vengeance au cœur des habitans!
Éprouvons un revers et bientôt cette haine
Sur nous de tous côtés éclate et se déchaîne.
Nos ennemis déja sont-ils trop peu nombreux?
Qu'on nous attaque enfin lorsque ces malheureux,
Dispersés loin du camp, se gorgent de rapine,
Nous recevrons le prix de leur indiscipline.

Par des ordres pressans je les fais rappeler;
Pour vous, songez, Fronsberg, à mieux les surveiller.

FRONSBERG.

Je n'ai sur mes soldats qu'une faible puissance;
Mais je vous répondrais de leur obéissance,
Si de tant de travaux pour vous seul entrepris,
Après tant de délais, vous leur donniez le prix.

BOURBON.

De tout ce que j'avais, de mon propre bagage,
Ne leur ai-je pas fait moi-même le partage?
Est-il dans tout le camp plus pauvre chevalier?
C'est la gloire et non l'or que cherche un vrai guerrier.
Mais vous vous montrez, vous, de tous le plus avide,
Et dans tous leurs excès votre exemple les guide.

FRONSBERG.

La guerre à mes dépens est fort peu de mon goût;
Mais, quoi qu'on dise enfin, j'ai respecté partout
Des paisibles bourgeois la demeure modeste;
Et pendre par hasard un moine, horrible peste,
Dépouiller, renverser des couvens odieux,
C'est œuvre méritoire et qui doit plaire aux cieux!

BOURBON.

Quelle religion, malheureux! est la vôtre,
Si de pareils forfaits vous vous faites l'apôtre!
Fronsberg, Rome aujourd'hui verra sur ses remparts
Ou de force ou de gré flotter nos étendards;

Faites que vos soldats, ivres de la victoire,
Par d'infâmes excès n'en souillent pas la gloire.
Pouvez-vous, voulez-vous, Fronsberg, les retenir?
Ou faut-il que ma main, réduite à les punir,
En fasse aux yeux de tous un effrayant exemple?
L'Europe, songez-y, nous voit et nous contemple.
Enfin, puisque l'argent pour vous a tant de prix,
Quand vos soldats auront tout saccagé, tout pris,
Que vous restera-t-il d'une si belle proie?

(à tous.)

De fortune et de gloire une brillante voie
Nous est ouverte, amis, il faut en profiter.
Si l'imprudent pontife ose nous résister,
Il faut avant demain abaisser son audace,
Et de Rome conquise ordonner à sa place.
Que chacun pour l'assaut dispose donc les siens.
Espagnols, Allemands, braves Italiens,
Qui de vous, méritant la palme du courage,
Le premier des remparts s'ouvrira le passage?

DON ***.

Je le jure, Bourbon, nul aux murs ennemis
Avant moi n'entrera.

(Fronsberg le regarde d'un air méprisant.)

LE COMTE (avec ironie).

Nous sera-t-il permis
D'entrer en même temps?

BOURBON.

Nobles rivaux de gloire,
A vos efforts bientôt nous devrons la victoire.
(à don ***.)
Ami, soyez-en sûr, Bourbon n'est point ingrat;
Puisse-t-il aujourd'hui se trouver en état
De payer dignement cette ardeur magnanime
Que Charles-Quint oublie et que Lannoi comprime!
(Il leur prend les mains et les congédie. Don *** et Fronsberg sortent.)

SCÈNE II.

BOURBON, LE COMTE.

LE COMTE.

Prince, mon dévoûment doit vous être connu;
Qu'il me fasse écouter. Vous voici parvenu
Aux pieds des murs fameux, jadis maîtres du monde:
Pour peu que la fortune à nos efforts réponde,
Demain au Capitole heureux et tout-puissant,
Vous dicterez le sort d'un peuple gémissant,
Vous dicterez le sort de l'Italie entière.
Prince, de mon pays que prétendez-vous faire?
L'abandonnerez-vous au barbare Allemand?
Ne cherchez-vous ici que du butin, du sang?
Non, vous avez conçu de plus nobles pensées:

Bourbon peut réunir nos villes divisées;
De l'Italie entière il peut briser les fers!

BOURBON.

Comte, ne craignez rien; des maux qu'elle a soufferts
L'Italie à jamais se verra préservée;
Sous un puissant monarque unie et relevée,
Elle va...

LE COMTE.

L'empereur, l'Espagnol orgueilleux
Pour nous seront toujours des tyrans odieux.

BOURBON.

L'Espagnol! je le hais autant que vous, peut-être.
Cher comte, écoutez-moi. Si vous aviez pour maître
Le roi noble et vaillant qui jadis fut le mien?...

LE COMTE.

Qui? François? dites-vous. Est-ce là le soutien
Que Bourbon réservait à la triste Italie?
Hé quoi! plus que jamais dépouillée, avilie,
Misérable fragment d'un empire étranger,
François aux courtisans pourrait la partager,
Ou d'une concubine en former l'apanage!
Je ne connais que vous digne de notre hommage;
Régnez, régnez sur nous, mais en libérateur;
Des peuples affranchis soyez le bienfaiteur.
Prince, déclarez-vous, saisissez la couronne,
Et sous vos étendards que la gloire environne

Vous verrez accourir en bataillons nombreux
Tout ce que l'Italie a de cœurs généreux.

BOURBON.

Cher comte, même but, même intérêt nous lie ;
Reposez-vous sur moi du sort de l'Italie.

SCÈNE III.

BOURBON, POMPERAN.

BOURBON.

Nous approchons enfin du but de nos travaux.
Que de peine à guider tous ces peuples rivaux,
Tous ces aventuriers dont se forme l'armée !

POMPERAN.

Accourus au seul bruit de votre renommée,
Vingt peuples différens partagent nos dangers,
Et pour nous les Français sont les seuls étrangers !

BOURBON.

Fidèle compagnon de ma longue misère,
N'éclairciras-tu pas ce front triste et sévère ?
Quand la fortune enfin seconde mes desirs,
Ne veux-tu pas renaître au bonheur, aux plaisirs ?
Redeviens comme au temps de nos jeunes années,
Où l'amour et les jeux remplissaient nos journées,
Ce noble Pomperan, si brillant, si fêté,
Dont partout on vantait l'esprit et la gaîté.

POMPERAN.

Ah ! seigneur, nous avions alors une patrie !
Le jour où je quittai cette terre chérie,
Je vis fuir à jamais le bonheur loin de moi.
En marchant sur vos pas, je vous prouvai ma foi ;
Respirant comme vous la haine et la vengeance,
Je courus aux combats. Armé contre la France,
De nos tristes succès pouvais-je m'applaudir ?
Sur de justes remords pouvais-je m'étourdir ?
Dans tes champs malheureux, ô fatale Pavie !
J'ai vu tomber mon roi sous notre effort impie !

BOURBON (à lui-même).

Vaincu, captif, François, plus grand que son vainqueur,
En ce funeste jour, sauva du moins l'honneur.

POMPERAN.

Un ennemi sanglant roule sur la poussière ;
Nos yeux épouvantés reconnaissent un frère ;
Rappelez-vous Bayard, fidèle appui des lis.

BOURBON (à lui-même).

« Non, ne me plaignez pas, je meurs pour mon pays ;
« Vous qui le trahissez, vous seul êtes à plaindre. »
Ah ! de quel trait vengeur, Bayard, tu sus m'atteindre !
Chevalier sans reproche, ah ! que tes derniers mots,
Pendant l'ombre des nuits, m'arrachent de sanglots !
(à Pomperan.)
Quand le moindre soldat étendu sur la terre

Trouve à la fin du jour l'oubli de sa misère,
Le sommeil bienfaisant ne peut fermer mes yeux ;
Je parcours à grands pas mon camp silencieux,
Je cherche à m'éviter, je fuis ma conscience,
Et le peuple abusé vante ma vigilance.
Au besoin du repos si je cède un moment,
Mille spectres affreux redoublent mon tourment;
L'honneur au front sévère et la gloire outragée
Arrachent les lauriers dont ma tête est chargée.
Sanglante, déchirée, au milieu des débris,
Une femme se traîne avec de tristes cris;
Je vole à son secours; ô songe épouvantable!
C'est moi-même qui, plein d'une rage incroyable,
Lui porte mille coups et me baigne en son sang.
Quoi, dit-elle, mon fils, tu déchires mon flanc;
Je suis ta mère, hélas! Soudain elle se lève;
J'aperçois en ses mains une balance, un glaive;
Terrible elle s'élance, et me glaçant d'effroi,
Sur un sombre échafaud m'entraîne malgré moi.
La hache d'un bourreau va terminer ma vie.
Afin de me soustraire à cette ignominie,
Je fais de longs efforts, je m'éveille, et tremblant
J'entends encor la voix de Bayard expirant
Me crier : « Malheureux! vous seul êtes à plaindre. »
Accablé de douleurs, il me faut toujours feindre,
Affecter la gaîté, par des propos joyeux

Caresser des soldats l'esprit séditieux.

POMPERAN.

D'un silence trop long souffrez que je m'étonne.
Feindre avec Pomperan!

BOURBON.

Ah! cher ami, pardonne.
J'ai causé ton malheur, fallait-il le doubler?
Du poids de mes ennuis fallait-il t'accabler?
Je te parle aujourd'hui que renaît l'espérance.

POMPERAN.

Mais, seigneur, dites-moi, reverrons-nous la France?

BOURBON.

Oui, nous la reverrons, je suis encor Français.

POMPERAN.

Nous fléchirons le roi; nos pleurs....

BOURBON.

Ce sont des faits
Qui de mon repentir lui rendront témoignage,
Et de notre pardon je ne veux d'autre gage
Que ce qu'il me devra quand je l'aurai servi.
Par ma fuite un seul homme à François fut ravi,
Je lui donne un royaume et venge sa défaite.
Charles, Louis, François ont pour cette conquête,
Pendant plus de trente ans d'inutiles efforts,
Prodigué vainement leur sang et leurs trésors.
C'est peu d'être vaillant, il faut que du courage

La froide politique affermisse l'ouvrage.
Rome livre aujourd'hui l'Italie en mes mains,
Et pour la conserver j'ai des moyens certains.
J'y mets un ordre tel que le roi, comme en France,
Ne trouvera partout qu'amour, obéissance.

POMPERAN.

Lannoi, puis Salvini, portent vers vous leurs pas.

BOURBON.

Je sais ce qu'ils vont dire et je ne les crains pas.

SCÈNE IV.

BOURBON, POMPERAN, LANNOI, SALVINI.

LANNOI.

Malgré tous les détours de votre politique,
Il faut, seigneur, il faut qu'avec vous je m'explique.
Il le faut à l'instant et sans plus de retard.
Je veux croire en effet qu'un étrange hasard
Vous a fait de la paix ignorer la nouvelle,
Et qu'à notre empereur toujours aussi fidèle,
A ses ordres enfin toujours aussi soumis,
Vous avez cru marcher contre ses ennemis.
Que cela soit ou non, Seigneur, je vous déclare
Qu'heureux de ménager l'honneur de la tiare,
D'obtenir sûrement au moyen d'un traité

Tout ce qu'en un combat sanglant et disputé
La victoire à la fin refuserait peut-être,
Certain d'être approuvé de l'empereur mon maître,
Au Saint-Père j'ai cru devoir donner la paix.
En voici le traité.

(Il donne le traité à Bourbon qui l'examine et le lui rend.)

BOURBON.

Tel que je l'attendais.
Par vous à mes soldats Rome est ainsi fermée;
Mais pour mes intérêts et ceux de mon armée,
Je ne veux m'en remettre à nul autre qu'à moi.
A Naples vous pouvez agir en vice-roi;
Ici je suis le maître et n'en connais point d'autre.

LANNOI.

Charles-Quint n'est-il plus et mon maître et le vôtre?
Et ne devez-vous pas vous montrer toujours prêt
A tout sacrifier à son seul intérêt?

BOURBON.

A Charles je n'ai fait que trop de sacrifices!
Et tant d'ingratitude a payé mes services,
Ses promesses, Seigneur, m'ont trompé tant de fois,
Qu'à la fin moins crédule il m'est permis, je crois,
De veiller par moi-même à ce qui m'intéresse.

LANNOI.

Dans vos prétextes vains il faudrait plus d'adresse.
Est-ce vous qui parlez, vous, Bourbon, malheureux!

Qui, seul et dépourvu, sans abri sous les cieux,
Fugitif et proscrit, devez tout à mon maître!

BOURBON.

Oui, je lui dois les noms de parjure et de traître!
Malheur, malheur à vous qui me le rappelez!

SALVINI.

Quels sont donc vos desseins, prince illustre, parlez.
Jusqu'où prétendez-vous pousser votre entreprise?

BOURBON.

Entre mes mains il faut que Rome soit remise.
Tout sera respecté, je réponds des soldats;
Mais si vous me forciez à tenter les combats,
Je ne pourrais soustraire à des malheurs terribles
Le pape que j'honore et vos bourgeois paisibles.

SALVINI.

Seigneur, s'il le pouvait sans trahir son devoir,
Le Saint-Père en vos mains remettrait le pouvoir;
Mais sur Rome et l'Église établi par Dieu même,
Il ne peut rejeter le poids du diadême,
Et, pasteur dévoué d'un fidèle troupeau,
Il doit en éloigner avec un soin nouveau
Le monstre menaçant qui, dans la Germanie,
Répand le noir poison d'une affreuse hérésie.
De son venin subtil vos soldats infectés
Loin de Rome, seigneur, doivent être écartés.
Un fils de saint Louis pourrait-il se complaire

A souiller de la foi l'auguste sanctuaire!
D'un pape suppliant méprise-t-il la voix?
Un barbare, Attila, s'y soumit autrefois.
D'un opprobre éternel sauvez votre mémoire.
Ah! prince, arrêtez-vous au nom de votre gloire!
Je ne vous dirai pas au nom de l'intérêt;
Mais Clément qui vous aime est cependant tout prêt
A répandre sur vous ses dons et ses largesses.
Ce ne sont pas des mots et de vaines promesses:
Abandonnez, seigneur, vos funestes desseins;
A l'instant s'ouvriront ses généreuses mains.

BOURBON.

A toutes vos raisons je ne saurais me rendre;
Soumettez-vous.

SALVINI.

Seigneur, un parti reste à prendre
Et plus noble à la fois et bien moins périlleux:
C'est celui de combattre avec l'aide des cieux
Un cruel ennemi, superbe, impitoyable,
Qui peut ici trouver sa perte inévitable.
Détrompez-vous, Bourbon, vous étiez dans l'erreur,
Si vous avez pensé qu'une lâche terreur
A dicté mes efforts pour détourner la guerre.
La générosité, la bonté du Saint-Père
Désirait épargner le sang des deux partis.
Dieu demandera compte à nos seuls ennemis

De celui qui bientôt va rougir nos murailles.
Dieu qui chérit la paix est le Dieu des batailles;
Il combattra pour nous. Déja sur nos remparts
Nos vaillans citoyens montent de toutes parts :
Le sang des vieux Romains qui coule dans leurs veines
Fait toujours palpiter des poitrines romaines,
Et vous verrez, s'il faut que l'on en vienne aux mains,
Ce que Rome est encore et quels sont les Romains.
Sur vos pas cependant le duc d'Urbin s'avance :
Pris entre nous et lui, votre rare vaillance
Peut-être bien, seigneur, ne pourra vous sauver.

BOURBON.

Nous verrons; avant peu je prétends l'éprouver.
Puisque vous le voulez, il faut vous satisfaire :
Ne parlons plus de paix, ne songeons qu'à la guerre;
Sur vos remparts fameux, allons, je vous attends.

LANNOI.

Et vous pourrez, Bourbon, avant qu'il soit long-temps,
M'y rencontrer aussi; oui, seigneur, oui, moi-même.

BOURBON.

Vous, Lannoi! vous, aussi! ma joie en est extrême.

SCÈNE V.

LANNOI, SALVINI.

LANNOI.

Occupons-nous, seigneur, de nos desseins premiers:
Sans perdre un seul instant gagnons les officiers.
Beaucoup me sont connus, et je crois que sans peine
Ils vous vendront leur foi dès long-temps incertaine.
Je vous y servirai; je prétends bien aussi
Du nom de l'empereur indignement trahi,
Du bruit de sa vengeance effrayer leur audace.
Il faut tout employer, dons, prière, menace.
Aussitôt que pour vous j'aurai parlé, seigneur,
Je cours, de nos traités fidèle défenseur,
De mes propres soldats rassembler les cohortes.
Peut-être avant cinq jours nous serons à vos portes
En état de chasser ces barbares Germains,
Si pour les acheter vos efforts étaient vains.

SALVINI.

Oui, j'en crois vos conseils, j'en crois votre promesse;
Le pontife saura, sans crainte et sans faiblesse,
Épuiser ses trésors pour épargner le sang,
Combattre, s'il le faut, pour soutenir son rang.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BOURBON, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Cet amour, ces transports, cette ardeur sans pareille
N'étaient-ils que des mots faits pour flatter l'oreille?
Prince, qu'est devenu ce grand empressement?
Tantôt vous vous plaigniez de mon éloignement,
Et je ne puis vous voir, je ne puis vous entendre,
Et c'est moi qui vous cherche! à quoi dois-je m'attendre?
Suis-je donc condamnée à des pleurs éternels?

BOURBON.

Madame, épargnez-moi ces reproches cruels;
Cessez de m'accabler quand je ne suis qu'à plaindre.
Ayez pitié d'un cœur forcé de se contraindre,
Qui veut n'être qu'à vous, mais qu'un sort rigoureux
Condamne à mille soins contraires à ses feux.
Il faut que malgré moi je m'immole moi-même,
Victime de mon rang et du pouvoir suprême.

Vous me voyez, madame, à tous donner la loi;
Le dernier des soldats est plus libre que moi!

LA PRINCESSE.

Pensez-vous m'abuser par des excuses feintes?
Oui, redoutant, seigneur, mes reproches, mes plaintes,
De honte et de pudeur en secret agité,
Vous m'avez voulu fuir, voilà la vérité.
Votre flamme est sans doute ardente, incomparable;
Quelle preuve en effet d'un amour véritable!
Auprès d'une maîtresse accourir de si loin,
Pour la rendre, seigneur, et complice et témoin
De la destruction de sa triste patrie!

BOURBON.

Pouvez-vous m'accuser de tant de barbarie?
Pouvez-vous me juger avec tant de rigueur?
Je me plains justement de vous, de votre cœur;
Madame, vous deviez un peu mieux me connaître.
Je respecte une ville où le ciel vous fit naître.
Moi je la détruirais! Loin de là je prétends
Lui rendre cet éclat qu'elle eut aux anciens temps.
Je la trouve sans force, épuisée, avilie,
Bientôt vous la verrez sur toute l'Italie,
Grande, heureuse et brillante, étendre son pouvoir.
Si les nobles projets que j'ose concevoir
De quelques beaux lauriers peuvent couvrir ma tête,
A vous en couronner ma main est toute prête.

Oui, je cherche, madame, un sort plus glorieux,
Pour qu'il soit digne enfin de vous et de mes feux.

LA PRINCESSE.

Si, par le faux éclat d'une gloire inhumaine,
Vous comptez m'éblouir, votre espérance est vaine.
Ne parlons plus, seigneur, de mon propre intérêt,
Quand le salut de Rome est mon unique objet.
Je vois que les Romains sont heureux et tranquilles,
Laissez-les, sans chercher, par des efforts stériles,
A rappeler des temps, des mœurs qui ne sont plus.
Si Rome est moins guerrière, elle a d'autres vertus.
Elle accablait le monde, elle cherche à l'instruire;
Par la religion elle étend son empire,
Et ne demande pas vos perfides secours.
Comment prétendez-vous lui rendre ses beaux jours?
Ah! certes, vos moyens sont étonnans et rares :
Vous amenez contre elle un essaim de barbares;
Pour lui rendre sa force et la régénérer,
A leurs sanglantes mains vous voulez la livrer!
Qu'allons-nous devenir? Ah! seigneur, au Saint-Père
Voulez-vous enlever son pouvoir tutélaire!
Envers nous, envers lui montrez-vous généreux;
Ne vous opposez pas à des traités heureux;
Qu'à nous donner la paix votre gloire s'applique.

BOURBON.

Eh! madame, laissez la triste politique,

Ses longs raisonnemens avec peine achevés,
Ses débats fatigans aux hommes réservés.
Plus heureuse que nous, contentez-vous de plaire.

LA PRINCESSE.

Ainsi vous repoussez mon ardente prière.
En vain je vous supplie, en vain j'aurai tenté
De fléchir votre orgueil, votre inhumanité.
Vous souffrez mes discours avec impatience,
Et peut-être, seigneur, Pomperan qui s'avance
Etait chargé par vous d'en abréger l'ennui.
Adieu, seigneur, adieu, je vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

BOURBON, LA PRINCESSE, POMPERAN.

POMPERAN.

Je sens que mon abord doit vous gêner, madame;
Mais lorsque les filets d'une odieuse trame,
Tissus autour du prince, enlacent tous ses pas,
De vains ménagemens ne m'arrêteront pas.
Je suis tout à Bourbon; oui, plus que vous je l'aime;
Car je n'ai d'autre but que son intérêt même.
Pourriez-vous aujourd'hui, madame, en dire autant,
Vous, complice d'un traître?

BOURBON.

Arrête, Pomperan,

Et dans tous tes discours respecte la princesse.
(à la princesse.)
Voudrez-vous d'un soldat excuser la rudesse?
Un zèle trop ardent a causé son erreur;
Il ne peut comme moi connaître votre cœur.
Mais, madame, souffrez qu'un moment je vous quitte;
Guidé par mon amour, je reviendrai bien vite.

LA PRINCESSE.

Je sais de votre amour ce que je dois penser.
Restez; c'est moi, seigneur, qui prétends vous laisser.

SCÈNE III.

BOURBON, POMPERAN.

POMPERAN.

Quand Salvini conspire, on peut sans injustice
De son oncle, seigneur, la soupçonner complice.
Croyez-moi, renvoyez l'ambassadeur romain,
Ou bientôt le pouvoir échappe à votre main.
Pour vous en dépouiller la trame est toute prête,
Et tandis que sa nièce en ces lieux vous arrête,
Salvini, soutenu du crédit de Lannoi,
Intrigue auprès des chefs et vous ravit leur foi.
Il prodigue en secret l'argent et les promesses;
Vos soldats sont déja gagnés par ses largesses,
Et si vous attendez plus long-temps, il vous perd.

BOURBON.

Je sais tout, cher ami; ne crains rien, il me sert.

POMPERAN.

Contre vous cependant il soulève l'armée.

BOURBON.

Tu verras la révolte aisément réprimée;
Salvini tombera quand il en sera temps.
Jusque-là qu'il intrigue auprès des mécontens;
Que de tous mes soldats il fasse ses complices;
Je suis las de les voir, au gré de leurs caprices,
Entraver mes desseins, et, toujours insoumis,
Me coûter plus d'efforts que tous nos ennemis.
Je veux me délivrer de cette dépendance.
Laissons leur avarice et leur imprévoyance
Contre leur général ourdir un noir complot.
Je veux à la raison les ramener bientôt,
Exciter en leur cœur le remords et la honte,
Les avoir à mes pieds; je l'espère et j'y compte.
Un pardon qu'ils seront trop heureux d'obtenir,
Abaissant leur orgueil, sera pour l'avenir
De leur obéissance et le prix et le gage.

POMPERAN.

Dans le parti douteux que prend votre courage,
Je vois mille dangers.

BOURBON.

Il faut les dédaigner.

Je risque peu de chose et c'est pour tout gagner.
D'ailleurs de toutes parts au-dessus de nos têtes
Ne vois-tu pas, ami, s'amasser des tempêtes?
Si Rome m'arrêtait seulement quelques jours,
Et si ce peuple enfin, à l'abri de ses tours,
Excité, réveillé par les cris de ses prêtres,
Se montrait un instant digne de ses ancêtres;
Nous venons attaquer, mais dans ces mêmes lieux,
Nous-mêmes entourés d'ennemis plus nombreux,
Nous verrions nos soldats, réduits à se défendre,
Malgré tous nos efforts, fuir peut-être ou se rendre.
Il faut vaincre aujourd'hui, sinon périr demain.
Oui, nous réussirons, mais par un coup de main
Qui demandera plus qu'un courage ordinaire;
Et, pour donner aux miens cet élan nécessaire,
J'ai besoin de leur faute et de leur repentir.
Ainsi mes ennemis, croyant m'anéantir,
M'ont offert les moyens d'une prompte victoire,
Et j'en ai profité. Leur triomphe illusoire,
Leurs succès prétendus, crois-moi, seront bien courts.

POMPERAN.

A Salvini Lannoi prête un puissant secours.

BOURBON.

Il cherche vainement à faire reconnaître
Le pouvoir et le nom de Charles-Quint son maître :
A mes soldats jamais l'empereur ne fut rien;

Ce n'est pas son drapeau qu'ils suivaient, c'est le mien.
C'est à ma seule voix que, laissant leur patrie,
On les vit accourir au sein de l'Italie;
Et cette voix encore ils la reconnaîtront;
Plus ardens que jamais, bientôt ils me suivront.
Écoute, cher ami, le temps d'agir s'avance;
Il faut, sans éveiller surtout sa méfiance,
Observer Salvini; s'attacher à ses pas,
Et faire en sorte enfin qu'il ne m'échappe pas.
Notre exil va finir, compte sur ma promesse.
Rejoins l'ambassadeur, et quant à la princesse,
Ce ne sont que des pleurs que j'en puis redouter;
Je l'aime, mais des pleurs ne sauraient m'arrêter.

POMPERAN.

Oui, seigneur, je partage enfin votre assurance;
Oui, nous réussirons; Dieu protège la France.

SCÈNE IV.

BOURBON.

Hé bien! je touche au but, je vais, heureux vainqueur,
Retrouver à la fois la patrie et l'honneur.
Du fruit de mes travaux si, profitant moi-même,
Je posais sur ma tête un brillant diadême?
Je marcherais l'égal de Charles, de François.
Non; je puis sans couronne être au-dessus des rois.

Quel noir pressentiment me poursuit et m'égare!
Je touche au but; non, non, un instant m'en sépare,
Et ce fatal instant fût-il encor plus court,
Qui sait s'il ne doit pas marquer mon dernier jour?
Si mes yeux s'ouvriront demain à la lumière?
Un seul trait, que peut-être un bras faible et vulgaire
Au hasard lancera des créneaux ennemis,
Renversant des projets si longuement mûris,
Ne peut-il pas livrer mon nom et ma mémoire
A l'outrage éternel de l'inflexible histoire?
En vain j'aurai voulu céder à mes remords.
Pour effacer ma faute et réparer mes torts,
Quelques jours suffiraient; le ciel impitoyable
Peut me les refuser. Il m'épargnait coupable.
Il m'a laissé long-temps armé contre mon roi,
Déchirer mon pays, semer partout l'effroi.
O théâtre fameux d'horreur et de carnage,
Marignan, lieu terrible, où jadis mon courage
Sous le drapeau français cueillit de purs lauriers,
Lorsque la mort frappait tant d'illustres guerriers,
Parmi tous ces héros mourant pour la patrie,
Que n'ai-je pu trouver le terme de ma vie!
Mon nom passait sans tache à la postérité.
Où m'as-tu donc conduit, triste fatalité!
Moi que tout appelait, gloire, vertu, naissance,
A devenir l'honneur et l'appui de la France!

Également courbés sous tes pesantes mains,
Esclaves malheureux, quels qu'ils soient, les humains
Ne peuvent-ils jamais échapper à tes chaînes?
Le cœur le plus superbe, alors que tu l'entraînes,
Comme le plus abject doit-il subir ta loi,
Sans pouvoir s'arrêter ni disposer de soi?
Il peut du moins, il peut mépriser ton atteinte,
Et laisser le murmure aussi bien que la crainte.
Le vulgaire abruti, sans penser à son sort,
Va comme un vil troupeau de la vie à la mort;
Mais, ferme en ses desseins, un cœur altier s'apprête
Des plus funestes coups à braver la tempête.
Il les prévoit de loin; s'il en est accablé,
Il tombe sans se plaindre et sans être troublé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BOURBON, FRONSBERG.

BOURBON.

Je ne crois pas, Fronsberg, qu'en vous voyant paraître,
Mon bras ait à s'armer pour repousser un traître.
Vous ne sauriez, au prix d'un or injurieux,
Vendre à ce Salvini vos drapeaux glorieux.

FRONSBERG.

Quoi! vous soupçonneriez Fronsberg de félonie!
Pour toujours ma fortune à la vôtre est unie,
Et j'apporte à vos pieds mon épée et mon bras;
C'est tout ce que je puis, je n'ai plus de soldats.
Vendus à Salvini, déja ces misérables
Proclament hautement leurs desseins exécrables,
Veulent abandonner et vous et vos amis
Par leur fidélité comme moi compromis,
Peuvent nous livrer même aux vengeances d'un prêtre.
Nous aussi vengeons-nous, c'est nous sauver peut-être.

Aux yeux des révoltés poignardons le Romain,
Pour ce coup nécessaire acceptez-vous ma main?

BOURBON.

Non, je veux la victoire et non pas la vengeance.
En cette conjoncture il faut plus de prudence.
Cher Fronsberg, gardez-vous surtout de rien brusquer.
Seul avec Salvini laissez-moi m'expliquer;
Sans lui donner l'éveil, laissez-moi le surprendre;
Dans ses propres filets vous le verrez se prendre.
Je vais... mais de lui-même il vient s'offrir à nous;
Sans trop vous éloigner, ami, retirez-vous.

SCÈNE II.

BOURBON, SALVINI.

BOURBON.

De vos préventions et de votre imprudence
Avec douleur j'ai vu la triste conséquence.
Oui, Rome se perdait en osant me braver;
J'en ai pitié, seigneur, et je veux la sauver.
De ce que vous m'offrez ma bonté se contente;
Je vous donne la paix.

SALVINI.

Rome, fière et constante,
En la bonté du ciel a mis tout son espoir,

Et de ses ennemis ne veut rien recevoir.
Nous désirons la paix sans redouter la guerre.
Ce matin, dédaignant les offres du Saint-Père,
Vous avez méconnu sa générosité.
Clément, de vos mépris justement irrité,
Arrête ses bienfaits tout prêts à se répandre;
Qui les a méprisés ne doit plus y prétendre.
Seigneur, si vous voulez la paix de bonne foi,
Acceptez le traité qu'avait conclu Lannoi.

BOURBON (montrant son épée).

J'irai porter bientôt ma réponse à ton maître.

SALVINI.

Seigneur, en refusant vous vous perdez peut-être.

BOURBON.

Mes soldats à l'assaut vont marcher sur mes pas.

SALVINI.

Vous n'êtes plus leur maître, ils ne vous suivront pas.

BOURBON (saisissant le bras de Salvini et tirant son poignard).

Je suis encore au moins le maître de ta vie,
Et je puis dans ton sang punir ta perfidie.

SALVINI.

D'un lâche assassinat Bourbon veut se souiller!
Je suis ambassadeur; craignez de violer
Tout ce qu'ont de plus saint et le ciel et la terre.

BOURBON.

En tous temps, en tous lieux, par les lois de la guerre,

Tu mérites la mort, misérable embaucheur,
Qui te couvres en vain du nom d'ambassadeur.
(Il appelle. Pomperan paraît.)
Pomperan! de guerriers j'aperçois un grand nombre;
Si de pouvoir encore il me reste quelque ombre,
Qu'ils viennent à l'instant. S'il le faut, servez-vous
Du nom du malheureux qui nous divise tous.
(Pomperan sort.)
(à Salvini.)
Il ne sait pas me fuir et l'imprudent m'offense!
Qui pourrait te soustraire à ma juste vengeance?
Mais ton sang est trop vil pour y plonger ma main.
Cesse de te troubler, ne tremble plus, Romain;
A tes nouveaux soldats je prétends au contraire
Ici te présenter; leur troupe mercenaire
Est digne d'un tel chef; ils valent ce qu'il vaut.
Que leur fait la vertu? c'est de l'or qu'il leur faut.
Les voici; je t'observe et sache te contraindre.

SCÈNE III.

BOURBON, SALVINI, FRONSBERG, LE COMTE,
Chevaliers et soldats qui entrent tumultueusement.

BOURBON.

Amis, vous me quittez, je ne veux pas me plaindre;

Libres vous vous étiez rangés sous mes drapeaux,
Vous pouvez librement en choisir de nouveaux;
Mais comme à votre sort toujours je m'intéresse,
Laissez-moi vous montrer le péril qui vous presse :
Un ennemi tremblant, qui ne peut résister,
Dont les lâches complots sont seuls à redouter,
Croit à défaut du fer vous vaincre par la ruse.

SALVINI.

De vous tromper, guerriers, se peut-il qu'on m'accuse!
J'en atteste le ciel; non, jamais; non...

BOURBON (le menaçant).

Tais-toi.

Il veut pour un peu d'or m'enlever votre foi;
Mais son or, ses trésors, peut-il donc les défendre?
Qui peut vous empêcher aujourd'hui de tout prendre?
Des moines, des bourgeois de peur déja transis?
Que n'avons-nous affaire à d'autres ennemis!
Nous aurions plus de gloire, et c'est la seule chose
Dont je voulais ma part; que du reste on dispose.
Pour vous soit le butin et pour moi le danger :
C'est ainsi que toujours j'ai voulu partager.
Vous êtes mes enfans, suis-je pas votre père?
Plus que tout autre bien votre amitié m'est chère.
Vous êtes tout pour moi, sans vous je ne suis rien.

(avec fierté.)

Mais qu'êtes-vous sans moi? moi qui suis le lien

Qui seul a fait de vous un faisceau redoutable.
Mon intérêt du vôtre était inséparable;
Vous allez vous livrer à ceux dont l'intérêt
Est de vous diviser, de vous perdre; en effet,
C'est le but du pontife et de Lannoi lui-même.
Il vous flatte, il vous hait; oui, son orgueil extrême
Veut qu'on soit son esclave ou bien anéanti.
Pour hâter son armée il est déja parti;
Bientôt il reviendra vous commander en maître,
Et les troupes d'Urbin cependant vont paraître.
Entourés d'ennemis, qui pour vous veillera?

(montrant Salvini avec mépris.)

Est-ce là le héros qui me remplacera?
Regardez-le.

TOUS.

Bourbon est notre capitaine!
Bourbon! vive Bourbon! qu'aux enfers il nous mène!
Nous l'y suivrons, s'il veut! tombons à ses genoux!

BOURBON.

Ah! que voulez-vous faire? Amis, relevez-vous.
Bourbon est votre égal et votre camarade,
Et ce n'est qu'au combat, ce n'est qu'à l'escalade,
Qu'il réclame l'honneur de marcher le premier.
Tout sera bientôt prêt pour un banquet guerrier;
Ensemble confondus allons y prendre place,
Et que ce soir rivaux de courage et d'audace,

Nous montions à l'assaut!

TOUS.

À l'assaut! à l'assaut!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

BOURBON, SALVINI.

SALVINI (à Bourbon qui va pour sortir).

Tu l'emportes, Bourbon, mais écoute un seul mot :

(l'épée à la main.)

Prends ma vie ; un moment je te retarde à peine ;
La victoire entre nous ne peut être incertaine.
Que si tu dédaignais un trop faible ennemi,
Si par tant de hauts faits ton courage affermi
D'un succès trop aisé se faisait une injure,
Ah! par pitié du moins, Bourbon, je t'en conjure,
Ne me refuse pas. En me perçant le cœur,
Du dernier jour de Rome épargne-moi l'horreur.

BOURBON.

Non, ma main dans ton sang ne sera point trempée,
Je te l'ai déja dit ; laisse là ton épée.
Le choc entre nous deux serait trop inégal ;
Quand il le serait moins, peut-être un général
D'un combat singulier doit mépriser la gloire,
Et par d'autres succès illustrer sa mémoire.

SCÈNE V.

SALVINI.

Il s'éloigne, il me laisse avili, confondu.
Grand Dieu! c'en est donc fait, tout espoir est perdu.
Malheureux Salvini! plus malheureuse Rome!
Voilà donc ce que peut l'ascendant d'un seul homme!

SCÈNE VI.

SALVINI, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Ah! seigneur, vous voilà; j'accours pleine d'effroi
Savoir quel bruit horrible est venu jusqu'à moi,
Plus fort, plus effrayant que le bruit des tempêtes.
Les voûtes du palais ont tremblé sur nos têtes.
Parlez, quels cris affreux les ont fait retentir?

SALVINI.

Les enfans de l'enfer juraient d'anéantir
Rome, ses habitans, le pontife et l'Église.
Votre amant a conduit cette illustre entreprise;
Pour s'attacher à vous est-ce un nouveau lien?
A votre amour, madame, il ne refuse rien;
Vous avez sur son cœur un si puissant empire!

Puisse le Dieu vengeur mille fois te maudire!
Malheureuse! sur toi, sur ton affreux amant
Puisse-t-il aujourd'hui lancer le châtiment!
Je vois son bras levé; tremble, Romaine infâme!
Tu choisis pour objet d'une honteuse flamme
L'exécrable ennemi de Rome et de la foi,
Et c'est dans ton palais, et c'est auprès de toi
Qu'il vient pour assouvir son infernale rage,
Exciter ses brigands et presser le carnage!
Ah! tant que sur la terre on verra révérés
Des plus saintes vertus les droits les plus sacrés,
Ton nom du monde entier sera l'ignominie!
Mais de l'éternité la durée infinie
Accumulant sur toi des tortures sans fin,
Complètera l'horreur de ton affreux destin.

LA PRINCESSE.

Hélas! je souffre assez sur cette triste terre
Pour désarmer, seigneur, la céleste colère.
Ne me maudissez pas, au nom de votre sœur;
Sa fille était jadis l'enfant de votre cœur.
Plus à plaindre cent fois qu'elle ne fut coupable,
N'aurez-vous point pitié du tourment qui l'accable?
Mon crime est-il si grand qu'il n'ait point de pardon?
Mes efforts, il est vrai, n'ont pu fléchir Bourbon:
Insensible à nos maux et sourd à ma prière,
Le perfide se fait un jeu de ma misère.

SALVINI.

Il serait un moyen, un seul, de prévenir
Le bras de Dieu déja levé pour te punir;
De venger Rome et toi. Dis-moi, veux-tu me croire?
Veux-tu te rendre encore et l'amour et la gloire
De tes concitoyens par toi seule sauvés,
Et des honneurs du ciel aux élus réservés
Mériter à jamais la sainte récompense?

LA PRINCESSE.

Dites ce qu'il faut faire, et mon obéissance...

SALVINI.

En frappant un seul homme on peut nous sauver tous.

LA PRINCESSE.

Qui? moi l'assassiner! Ah! que prétendez-vous?
Me baigner dans son sang!

SALVINI.

Ta main est inutile.
Tout prêt à te servir, à tes ordres docile,
Cet esclave africain qui le suit en tous lieux,
Qui fut jadis à toi, pourra, si tu le veux,
Lui versant un poison certain, mais invisible,
Terminer sa carrière en un sommeil paisible.

LA PRINCESSE.

J'ordonnerais sa mort!

SALVINI.

Éprise d'un brigand

Qui s'apprête à verser des flots de notre sang,
Dont l'orgueil insolent te trompe et te méprise,
Laisseras-tu périr ta patrie et l'Église?
Aux ordres du Très-Haut obéis une fois.
Oui, c'est lui qui le veut, qui parle par ma voix!
Oui, nouvelle Judith, entends Dieu qui te crie:
De cet autre Holopherne, ah! sauve ta patrie.

LA PRINCESSE.

Laissez-moi donc au moins par un dernier effort
Tenter de le soustraire à son funeste sort!
Si je pouvais enfin vaincre sa résistance!
S'il voulait m'écouter! Dieu bon, Dieu de clémence!

SALVINI.

Nous n'avons qu'un instant, tu le sais.

LA PRINCESSE.

Oh! douleur!

SALVINI.

S'il te rebute, eh bien!

LA PRINCESSE.

Mon Dieu, mon créateur!
Inspirez-moi, daignez sur une infortunée
Au pied de vos autels tremblante, prosternée,
Faire tomber d'en haut un céleste rayon.
Dictez-moi mon devoir; avec soumission
Alors j'obéirai.

(Elle sort.)

SALVINI.

Suivons-la, qu'elle cède !
Pour vaincre son amour appelons à notre aide
D'un prêtre révéré la sainte autorité.
Faisons parler le ciel et la divinité.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE.

Quel espoir tient encor mon ame suspendue !
Et que fait au cruel une amante éperdue !
Moi, le fléchir ! hélas ! daigne-t-il seulement
A mon humble prière accorder un moment ?
Non, il ne viendra pas... Est-ce lui qui s'avance ?
Je le vois, et mon cœur renaît à l'espérance.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, BOURBON.

BOURBON.

Madame, près de vous à votre ordre j'accours ;
De mes vrais sentimens douterez-vous toujours ?
Il me serait permis de vous vanter mon zèle ;
Car enfin je m'arrache à mon camp qui m'appelle,
Je manque à mon devoir en cet instant fatal,
Et je me montre amant bien plus que général.

LA PRINCESSE.

Ah ! quelque sentiment qui vers moi vous conduise,
Soit pitié, soit amour, il faut que je vous dise
Que, revenue enfin d'une trop douce erreur,
Trop peu digne en effet de charmer votre cœur,
Je vous rends votre foi, je renonce à vous plaire.

BOURBON.

Non, vous ne serez pas à tous deux si contraire,
Vous oublîrez bientôt un chagrin passager.

LA PRINCESSE.

C'est à l'éternité, Bourbon, qu'il faut songer.
Ah ! Bourbon, si vraiment un reste de tendresse
A mon sort malheureux encor vous intéresse,
A partager mes feux si votre amour se plut,
Au nom d'un Dieu vengeur et de votre salut,
Épargnez le pontife, épargnez ma patrie !

BOURBON.

Faudra-t-il donc toujours qu'une amante chérie
Me juge et me condamne avec tant de rigueur !
Votre plainte est injuste ainsi que votre peur.
Madame, encore un coup, j'honore, je révère
Du pontife romain le sacré caractère ;
Mes ordres rigoureux le feront respecter ;
Ni lui ni vos Romains n'ont rien à redouter.

LA PRINCESSE.

N'ont rien à redouter ! Quand vous livrez leur ville

A toute la fureur d'une armée indocile,
Ardente à renverser les autels et la foi.

BOURBON.

Laissez là vos frayeurs ; de grace, croyez-moi.
Par la chevalerie et par l'amour je jure
Que la mort à l'instant suivra la moindre injure.
Tout sera respecté ; mais il faut bien enfin
Qu'à travers les remparts je me fraye un chemin,
Puisqu'on veut s'obstiner à m'en fermer la porte.

LA PRINCESSE.

Ah ! surmonte plutôt le courroux qui t'emporte.
Bourbon, retiendras-tu des soldats furieux ?
Pourras-tu donc les voir et les suivre en tous lieux ?
Bourbon, du Tout-Puissant crains la juste colère ;
Hélas ! si tu touchais à ton heure dernière !

BOURBON.

Madame, connaît-on les décrets éternels ?
Dieu nous juge autrement que les faibles mortels.
Ce qui vous paraît crime à ses yeux est futile,
Et peut-être je suis un instrument utile
De ses secrets desseins.

LA PRINCESSE (se jetant à ses pieds).

Ainsi tu veux ma mort.

BOURBON.

Relevez-vous, madame, et calmez ce transport.
Vous vivrez partageant ma fortune et ma gloire.

Je vous laisse, il le faut, mais après la victoire...

LA PRINCESSE (voulant le retenir).

Tu ne sortiras pas, monstre de cruauté!

BOURBON.

Ah! malgré mon amour, malgré votre beauté,
De mon noble destin cessez de me distraire;
~~Car enfin~~ Madame s'il fallait m'avilir pour vous plaire,
Entre la gloire et vous je n'hésiterais pas.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA PRINCESSE.

Le perfide! il me force à vouloir son trépas.
Oui, grand Dieu! tu me vois à tes ordres soumise.
Entre Rome, l'honneur, le pontife, l'Église,
Et le traître Bourbon, je ne balance plus.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, SALVINI.

SALVINI.

Quelques instans encore et nous sommes perdus:
L'inflexible Bourbon poursuit son entreprise;
Mais le poison est prêt, le ciel nous favorise,

Et l'esclave n'attend que le dernier signal.
Vous nous l'avez promis; tout retard est fatal.

LA PRINCESSE (tendant sa main à Salvini).

Le voilà cet anneau... cet anneau dont la vue...
Hélas!

SALVINI (saisissant l'anneau).

Ta délivrance, ô Rome! est obtenue.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE.

Le cruel! son orgueil a passé mon espoir;
Il rit de ma prière et de mon désespoir,
Et pour lui ce n'est rien qu'une amante outragée.
Mais je l'ai su punir et je mourrai vengée.
Oui, je mourrai; je sens que mon cœur trop épris
Ose encor l'adorer malgré tous ses mépris;
Contre l'ordre du ciel mon lâche cœur murmure.
N'en sois point irrité, grand Dieu! je t'en conjure.
Pardonne-moi, pardonne au malheureux Bourbon!
Que pour prix de sa mort j'obtienne son pardon!
N'est-il pas assez grand l'horrible sacrifice,
Pour apaiser, Seigneur, ta sévère justice?
J'étouffe mon amour, j'immole mon amant,
Un prince glorieux, jeune, aimable, charmant,
Qui m'offre le destin le plus digne d'envie,

A qui je dois peut-être et l'honneur et la vie.
Maudit soit de Milan le funeste séjour!
Là mon malheureux père a vu son dernier jour.
Ah! pourquoi m'avez-vous si jeune abandonnée?
Mon père, auprès de vous, tranquille, fortunée,
J'avais si doucement coulé mes premiers ans!
C'est dans ces mêmes lieux que vos soins vigilans
Pour un sort plus heureux élevaient mon enfance.
Pourquoi les quittions-nous? Fatale imprévoyance!
Depuis que votre mort commença mes malheurs,
J'ai vécu dans l'ennui, dans le trouble et les pleurs.
Un espoir mensonger quelquefois m'a séduite;
Mais toute illusion maintenant est détruite.
Bourbon, ce même instant décide notre sort.
Non, non, plus d'espérance, hélas! que dans la mort!
Ah! si la mort du moins réunissait nos ames!
Ah! si dans le tombeau l'amour gardait ses flammes!
A ta haine il faudrait plutôt me préparer.
Tous ces vastes projets qui devaient t'illustrer,
Ces rêves de grandeur dont ton orgueil se berce,
Déja presque accomplis, c'est moi qui les renverse!
J'enlève l'Italie à ton sceptre inhumain.
Et peut-être qu'unis par ta puissante main,
Tous ses membres épars, déchirés, sans puissance,
Retrouveraient leur force et leur indépendance.
Peut-être ton trépas est un malheur pour nous.

Mais le ciel peut encor te sauver de nos coups.
Espérons ; sous les yeux de tout un camp fidèle,
Dans un instant si court, une main criminelle
Jusqu'à toi, cher amant, n'aura pu parvenir.
Ah ! le bonheur est lent ; mais, prêt à nous punir,
Un ange des enfers toujours d'une aile agile
Vient hâter le malheur et le rendre facile ;
Et tandis que je parle, ô Bourbon ! cher Bourbon !
Dans tes veines déja coule un affreux poison.
Je te vois agité d'une horrible agonie,
Rendre dans les tourmens ta malheureuse vie.
S'il en est encor temps, courons te secourir,
T'arracher au trépas, ou près de toi mourir.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, SALVINI.

SALVINI.

A de sombres terreurs vous paraissez en proie ;
Madame, il faut plutôt se livrer à la joie :
Rome va triompher, nos murs libres ce soir...

LA PRINCESSE.

Qu'a-t-on fait de Bourbon ? vit-il ? je veux le voir.

SALVINI.

Où voulez-vous aller ? quel trouble vous égare ?

Reprenez vos esprits, oubliez un barbare
Dont le ciel a voulu le juste châtiment.

LA PRINCESSE.

Ah! s'il respire encor!...

SALVINI.

Bourbon dans un moment
Cesse d'être pour Rome et pour vous redoutable;
Au milieu d'une orgie impure, abominable,
De ses affreux soldats échauffant la fureur,
Et noyant dans le vin les remords et la peur,
Le blasphême à la bouche, en vain il nous menace.
Le poison va glacer son sang et son audace;
La mort est dans son sein.

LA PRINCESSE.

J'abjure vos forfaits,
Laissez-moi...

SALVINI.

Gardez-vous de quitter ce palais;
Attendons que du ciel l'éclatante justice
Par la mort de l'impie aujourd'hui s'accomplisse,
Et que les siens tremblans, du même coup frappés,
Comme un sombre nuage aient été dissipés.
Nous montrer maintenant, c'est livrer notre vie:

LA PRINCESSE.

La mort, la seule mort fait toute mon envie.

SALVINI.

Le ciel prend sa victime, écoutez ces clameurs.
Quel horrible tumulte !

LA PRINCESSE.

D'où viennent ces lueurs ?
Quels épais tourbillons de flamme et de fumée !

SALVINI (regardant au dehors).

C'est Rome qui périt par le feu consumée !
O mon triste pays, que je n'ai pu sauver !
La mort est dans tes murs et je cours l'y trouver.

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE (elle tombe sur un siège).

Je n'attendais pas moins... Exécrable furie !
J'assassine un héros sans sauver ma patrie !
Sans la sauver ! c'est moi qui la perd aujourd'hui.
Bourbon eût aux Romains présenté son appui,
Et, vainqueur généreux, il aurait mis sa gloire
A leur faire chérir peut-être sa victoire.
Mais mon crime a perdu les malheureux Romains.
Sur ma tête je vois tes redoutables mains,
Dieu vengeur ! et pour moi l'espérance est ravie
Pendant l'éternité comme dans cette vie.
N'importe, et de mes jours éteignant le flambeau...

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LA PRINCESSE, ANNA.

ANNA.

Venez, venez, madame.

LA PRINCESSE (se levant et l'esprit égaré).

On m'appelle au tombeau.
J'ai tardé trop long-temps; j'y descends, je suis prête.

ANNA.

Madame, suivez-moi, que rien ne vous arrête!

LA PRINCESSE (la reconnaissant).

C'est toi, ma chère Anna! c'est toi, tu vis encor!
Je meurs moins malheureuse.

(Elle se laisse retomber.)

ANNA.

Il faut faire un effort,
Il faut me suivre.

LA PRINCESSE.

Adieu!

ANNA.

Madame, il reste à peine
Un seul instant pour fuir; notre perte est certaine;
Si vous n'en profitez. Sur d'agiles coursiers,
Nous atteindrons bientôt des bords hospitaliers.

Venez, pour nous guider cet esclave fidèle...

LA PRINCESSE.

Lui! le monstre! grand Dieu!

ANNA.

Vous connaissez son zèle.
Pour vous sauver, madame, il expose ses jours.

LA PRINCESSE.

D'un horrible assassin accepter le secours!
Ah! souvenir affreux! Anna, je t'en conjure;
Dis-moi ce que tu sais, qu'as-tu vu? Le parjure,
Que je n'ose nommer... Bourbon... Ah! réponds-moi.

ANNA.

Plus tard vous saurez tout; mais calmez mon effroi.
Venez, en ce moment ne songez qu'à la fuite.

LA PRINCESSE.

Du désespoir affreux où le sort m'a réduite,
N'augmente pas l'horreur, Anna, par tes refus.
Au nom du ciel, Anna, parle.

ANNA.

Bourbon n'est plus.
Terrible, et ressemblant à l'archange rebelle,
Le premier aux remparts il applique une échelle.
Une secrète horreur paraissait le troubler.
Tout-à-coup, ô prodige! on le voit chanceler;
Il s'arrête frappé par une main divine.
C'est en vain qu'il résiste au mal qui le domine:

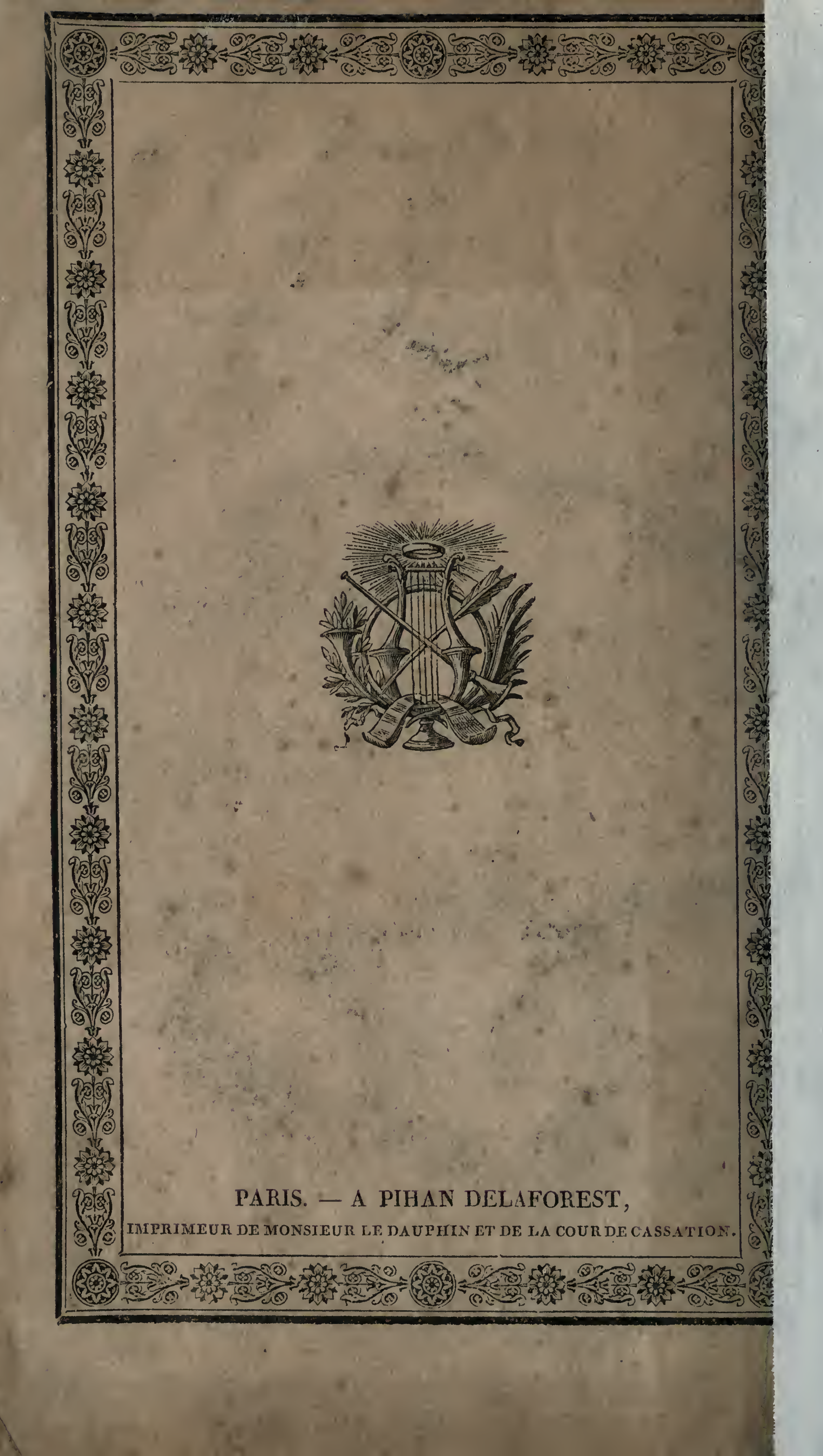
Il tombe, il se débat, il expire à nos yeux.
Les Romains étonnés rendaient graces aux cieux,
Quand, par d'horribles cris appelant la vengeance,
L'ennemi plein de rage et se presse et s'élance.
Hélas! en un instant forcés de toutes parts,
Nos Romains de leur sang inondent les remparts.
Sous le fer et le feu Rome entière succombe.
Fuyons, ou ce palais deviendra notre tombe.
J'ai vu périr votre oncle; au sortir de ces lieux,
Lui-même il s'est offert aux coups des furieux.
Ah! les voici, grand Dieu! comment fuir leur atteinte!

LA PRINCESSE.

Sauve-toi, chère Anna! pour moi je suis sans crainte.
J'ai contre leur fureur, contre mon triste sort,
Un remède plus sûr que la fuite, la mort.

(Elle se tue.)

FIN.



PARIS. — A PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION.